

découvrir une finalité divine. En effet, ne pouvant naître du hasard, l'ordre est essentiellement intentionnel, sa présence nous fait chercher l'explication dernière de toutes choses dans un principe supérieur d'intelligence et d'amour. Cet ordre, cette harmonie restera donc toujours la preuve la plus expérimentale, la plus éloquente pour tous de l'existence d'un Dieu très sage et très bon.

En face de cette démonstration toujours saisissante, que fera le matérialiste? Impuissant à éluder la force de l'argument, il n'a qu'une ressource : celle de Louis Buchner qui rejette la majeure, c'est-à-dire, nie la beauté, l'ordre et l'harmonie du monde visible. Autant nier la clarté du soleil, alors qu'il nous éblouit de ses rayons.




LIVRE SECOND

DIVISION DU BEAU

AVANT-PROPOS

Les auteurs qui ont traité de l'esthétique, ceux-là mêmes qui ont envisagé le beau au point de vue objectif, ne se sont pas toujours préoccupés de savoir s'il y a des beautés spécifiquement différentes et s'il est une partition immédiate du beau. Parmi les divisions qui ont été proposées, une seule nous paraît fondée en raison : nous l'adopterons et la développerons par une étude spéciale de chacun de ses termes.



CHAPITRE I

Établissement de cette division.

« Si j'avais la chance de trouver — dit Socrate — un maître qui sût toujours bien diviser son sujet, je m'attacherais à lui comme à la suite d'un Dieu ⁽¹⁾. »

De fait, une bonne division suppose une excellente définition, et nous assure des idées claires et distinctes. Le besoin s'en fait particulièrement sentir en esthétique. Mais la plupart des auteurs, faute d'avoir pu s'accorder sur la définition du beau, s'égarèrent nécessairement dans sa division.

Pour Kant, Schiller, Jouffroy et Ch. Blanc, le joli, le sublime et le beau proprement dit, seraient

(1) Si nactus fuero ducem qui recte partiri sciat, ejus ego vestigia ut Dei cujusdam sequar. — *Apud Platon, Phédon.*

autant d'espèces du genre beau ⁽¹⁾. É. Littré leur répond, dans son *Dictionnaire de la langue française* : « Le joli n'est qu'un diminutif du beau; il n'en a ni la grandeur, ni la régularité, ni l'idéal. » Le beau est, dans les choses, une perfection; le joli, un simple agrément. Le joli et le beau appartiennent tous deux au genre agréable ainsi que le gentil et le gracieux, mais il n'y a pas de beau joli. Le sublime est, dans chaque genre, ce qu'il y a de plus élevé; le beau devient sublime quand il atteint son plus haut point; le sublime qualifie l'élévation du beau, sans en spécifier la nature.

Nombre d'auteurs divisent le domaine du beau en beau absolu et beau relatif; d'autres en beau naturel et beau artificiel; d'autres encore, en beau d'imitation et beau d'expression. Ces distinctions sont fondées, mais pas foncières. D'ailleurs, elles sont loin de partager le même domaine, elles en restreignent de plus en plus l'étendue. La seconde de ces divisions subdivise un membre de la première, et, la troisième, un membre de la seconde, comme le montre le tableau suivant :

Beau	{	<i>absolu</i>	{	<i>naturel</i>	{	<i>d'imitation</i>
		<i>relatif</i>		<i>artificiel</i>		<i>d'expression</i>

La première division, en beau absolu et relatif, est l'œuvre de philosophes qui ne voient qu'un côté

(1) Voir M. l'abbé Vallet, *l'Idée du beau*, p. 325.

de la question; la seconde, en beau naturel et artificiel, n'envisage que l'origine du beau; la troisième enfin se confine dans l'horizon de l'art. Toutes trois pèchent par la base qui est trop étroite; la seconde, et surtout la troisième, sont forcément incomplètes.

Une division, pour avoir toute sa valeur, doit être adéquate, il faut de plus qu'elle soit foncière, c'est-à-dire qu'elle s'appuie sur l'essence même de l'objet à diviser.

Le beau étant la splendeur de l'ordre compte autant d'espèces qu'il y a d'ordres réellement distincts. D'autre part l'ordre, qui est l'unité dans la variété, est spécifié, non par la nature des objets ordonnés, mais par celle des rapports qui relient et unissent entre eux ces éléments. Or ces rapports peuvent être matériels ⁽¹⁾, intellectuels ou moraux. De là trois sortes d'ordres et par suite trois classes de beautés : la beauté matérielle ou physique, la beauté intellectuelle ou logique et la beauté morale.

Cette division est nécessaire; elle correspond à des distinctions profondes et irréductibles. Impossible de ranger dans la même classe ce qui est lié à l'étendue comme la matière et ce qui en est indépendant comme l'esprit; ce qui est fatal comme l'intelligence et ce qui relève de la liberté comme

(1) Rapports matériels, c'est-à-dire rapports existant entre des propriétés matérielles, car à proprement parler, aucun rapport n'est matériel, tout rapport étant abstraction.

la volonté. D'autre part, impossible de soutenir que le mot *beau*, appliqué aux choses de l'ordre intellectuel ou moral, ne soit employé qu'*au figuré*, car — et la remarque est de Littré — c'est bien au sens propre que Boileau a dit en son *Art poétique* :

Rien n'est *beau* que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'est au sens propre qu'on parle d'un beau caractère, d'une belle âme, d'une belle passion, comme on lit dans Corneille :

Qu'il mourût,
Ou qu'un *beau* désespoir alors le secourût.
Hor., III, 6.

Notre division est *suffisante*, complète, car il n'est aucun genre de beauté qu'elle ne comprenne. Nous aurons constamment lieu de le constater. Enfin, cette division est si obvie et s'impose si naturellement à la réflexion qu'elle a été souvent énoncée.

Victor Cousin la présente dans les termes suivants : « Les couleurs, les sons, les figures, les mouvements sont capables de produire l'idée et le sentiment du beau. Toutes ces beautés se rangent sous le genre de beauté qu'on appelle, à tort ou à raison, *la beauté physique*. Si du monde des sens, nous nous élevons à celui de l'esprit, de la vérité, de la science, nous y trouverons des beautés plus sévères, mais non moins réelles. Les lois universelles qui régissent les corps, celles qui gouvernent les intelligences, les grands principes qui contiennent et engendrent de longues déductions, le génie qui les crée... tout cela est beau comme la nature même; voilà ce que nous nommons

la *beauté intellectuelle*. Enfin, si nous considérons le monde moral et ses lois, l'idée de la liberté, de la vertu, du dévouement; ici, l'austère justice d'un Aristide, là, l'héroïsme d'un Léonidas, les prodiges de la charité et du patriotisme, voilà certes un troisième ordre de beauté qui surpasse encore les deux autres, à savoir, *la beauté morale* ⁽¹⁾. »

Faute d'avoir basé cette distinction sur une étude approfondie de l'essence du beau, Victor Cousin ne tarde pas à la lâcher, et deux pages plus loin, il écrit : « Nous pensons que ces trois sortes de beautés se résolvent en une seule et même beauté, la beauté morale; entendant par là, avec la beauté morale proprement dite, toute beauté spirituelle. »

Th. Jouffroy, lui aussi, distingue nettement la beauté physique, intellectuelle et morale ⁽²⁾, mais s'y arrête encore moins que son maître.

Entendons un artiste : « J'accorde, dit Paillot de Montabert, qu'il y a les sens..., la pensée et le sentiment; j'admettrai donc le beau sensible, le beau intellectuel et le beau moral ⁽³⁾. »

Enfin, l'auteur de la *Théorie des belles-lettres*, à la fois philosophe et artiste, nous dit excellemment : « La beauté ne se trouve que dans l'ordre; elle existe dans la mesure même où l'ordre est réalisé... Proportions de lignes, assortiment de couleurs, harmonie des sons : autant de relations ordonnées, autant de beautés physiques. Conceptions vraies,

(1) Victor Cousin, *du Vrai, du Beau et du Bien*, 7^e leçon, p. 161 et 163.

(2) Th. Jouffroy, *Cours d'esthétique*, 36^e leçon.

(3) Paillot de Montabert, *Histoire de la peinture*, t. IV, p. 47.

logique puissante et par ailleurs justice exacte, charité généreuse : autant de beautés intellectuelles ou morales ⁽¹⁾. »

Ces trois classes de beautés, caractérisées par la nature des rapports harmonieux qui leur donnent naissance, le sont encore par la diversité des facultés auxquelles elles s'adressent : la beauté matérielle ou physique parle plus directement aux sens ; la beauté intellectuelle se révèle surtout à l'intelligence ; la beauté morale, au sentiment et à la conscience.

Voyez ce livre, il sort des presses de Didot ou de Mame. L'impression est artistique, la reliure à l'avenant. Vous direz : C'est un beau volume. Sa beauté matérielle saisit les regards et les captive.

Lisez-le. Il est supérieurement écrit : élévation des pensées, clarté, couleur, richesse d'expressions, tout y charme l'esprit. Ce n'est plus sa beauté physique qui vous frappe, c'est la beauté intelligible.

Enfin, la vertu, le dévouement, la charité sont présentés en cet ouvrage sous des traits si séduisants et si glorieux, qu'à sa lecture, on se sent meilleur. Vous vous écriez : Oh ! le beau livre ! ravi cette fois de sa beauté morale.

(1) R. P. G. Longhaye, *Théorie des belles-lettres*, p. 181 (p. 142 dans l'édition de 1881).



CHAPITRE II

Du beau purement matériel.

Sous l'influence de leur répulsion pour les tendances matérialistes et du désir de les combattre, certains auteurs ont nié la beauté exclusivement sensible. L'intention est meilleure que la thèse dont l'exagération même serait plutôt nuisible aux doctrines spiritualistes.

« On peut dire — écrit un de ces auteurs ⁽¹⁾ — qu'il n'y a pas d'ordre purement matériel, car l'ordre qui est établi sur des éléments matériels répond à une conception qui en a réglé la disposition. » Ne pourrait-on pas s'appuyer sur un raisonnement semblable pour soutenir qu'il n'y a pas d'horloge maté-

(1) Cf. M. l'abbé Gaborit, *le Beau dans la nature et dans les arts*, t. I, p. 23.

rielle? Toute horloge a pour point de départ une conception créatrice.

À coup sûr, l'ordre, où qu'il soit, ne saurait procéder du hasard. Mais la question n'est pas ici l'origine de l'ordre en vue, elle est la nature des rapports qui le constituent.

L'ordre exclusivement matériel est celui qui résulte de relations strictement matérielles, basées uniquement sur les propriétés de la matière, sur des rapports de dimensions, de forme, de couleur, de position et de distance, de son et de mouvement. Or, un pareil ordre se rencontre à chaque pas dans le monde de la nature et de l'art; souvent il y rayonne avec éclat et nous donne un spectacle d'une grande beauté.

Qui n'admire la lumière du soleil, alors qu'elle multiplie ses jeux à l'aurore, qu'elle azure la voûte des cieux, qu'elle décore la terre, qu'elle déploie la brillante écharpe de l'arc-en-ciel ou pare l'horizon de mille couleurs à la tombée du jour?

De l'avis de tous, il y a de belles montagnes, de belles vallées, de belles rivières, de beaux rochers, de belles plages, de belles fleurs, de beaux arbres, de beaux papillons, de beaux oiseaux, de beaux chevaux. Ce qui fait la beauté de toutes ces créatures, c'est l'unité harmonieuse dans laquelle se fond tout ce que disent à nos yeux leurs diverses parties.

Le même principe de beauté est à l'œuvre dans l'ensemble de la création. Il y a, entre tous les êtres qui la composent, des nuances graduées non seule-

ment de couleur et de taille, mais de structure, nuances qui permettent de passer d'un être à l'autre, d'un règne à l'autre, sans heurt ni lacune : ainsi les zoophytes sont intermédiaires entre les animaux et les végétaux, le *protoplasma*, entre les plantes et les minéraux. « La nature ne fait pas de bond, » a dit Linnée⁽¹⁾. De là cette unité, cet ordre qui resplendit dans l'univers.

Or, remarquons-le bien, nous sommes frappés de ces beautés générales ou particulières avant toute réflexion, toute association d'idées, toute perspective de finalité, toute suggestion de symbolisme, c'est donc uniquement le beau sensible et matériel qui nous impressionne d'abord. Qu'en face de ces créations, notre imagination puisse évoquer des relations, notre intelligence découvrir des mystères, notre cœur avoir ses ascensions, par suite notre âme contempler des beautés *suprasensibles*, nous sommes loin de le nier. Mais il est certain qu'en dehors de toutes ces pensées et de tous ces sentiments, nos yeux et nos oreilles nous donnent de vraies jouissances esthétiques. Je ne vous dirai pas : Écoutez le chant du rossignol, assistez au lever du soleil; mais, appuyez l'oreille à l'un de ces poteaux télégraphiques qui s'échelonnent le long de nos voies, vous entendrez un concert de harpes éoliennes qui vous surprendra et vous ravira; mettez votre œil à l'ouverture d'un kaléidoscope, vous y verrez une succession de tableaux colorés dont la beauté est uniquement due à la parfaite symétrie des parties. Dans ces deux cas

(1) *Natura non facit saltum.* — Linnée, *Philosophie botanique.*

du moins, vous ne serez plus tenté d'attribuer votre admiration à d'autres causes qu'à l'impression physique qui ébranle harmonieusement ici votre rétine, là votre tympan. A vrai dire, nous allons chercher trop loin ce que, moins distraits, nous pouvons rencontrer à chaque pas et à toute heure.

Dans l'Éden se trouvait réuni tout ce qui peut réjouir les sens de la vue et de l'ouïe; au contraire, par suite de la sentence qui frappa l'infidélité de l'homme, la terre ne devait lui offrir que des ronces et des épines, que des sujets d'horreur et de tristesse. Avouons-le, Dieu s'est montré indulgent dans l'exécution de cette partie de la sentence. Dans la nature, la laideur est l'exception, tandis que la beauté se montre à peu près partout à divers degrés. On peut donc le dire : le beau matériel a pour domaine l'univers visible.

A certains points de vue, la beauté physique règne encore davantage dans le monde des beaux-arts. N'a-t-on pas défini l'art : la production du beau *sensible*? En réalité, l'art, qui souvent vise plus haut et porte plus loin, évoque avant tout, sauf en poésie lyrique et en architecture⁽¹⁾, l'apparition du beau plastique ou sensible, tous en conviennent.

Combien d'œuvres d'art dans lesquelles on trouverait difficilement autre chose que la beauté physique! La mosquée de Cordoue, l'Alcazar de Séville,

(1) Habituellement l'architecte doit d'abord avoir égard à l'utilité. Voir plus bas, chap. VII.

l'Alhambra de Grenade déconcertent la pensée et n'en exercent pas moins sur le spectateur un charme indéfinissable, tant la variété des aspects se fonde parfaitement dans l'unité harmonieuse de l'ensemble.

Dans les peintures de Paul Véronèse et d'Eugène Delacroix, on admire la beauté du coloris indépendamment du sujet traité. A propos du tableau *la Famille de Darius*, de Paul Véronèse, Ch. Blanc ne craint pas de dire : « Même dans l'école vénitienne, on ne trouverait pas une composition plus insignifiante ni un plus merveilleux décor. » L. Viardot dit du même artiste : « Il est surtout un savant et brillant coloriste... il étale tout son mérite à la surface. »

De nos jours où le *réalisme* a conquis un si grand nombre d'adeptes, les exemples du beau exclusivement sensible se multiplient. On entendra même des critiques d'art déplorer la recherche de l'expression⁽¹⁾. Aussi, que d'œuvres d'art qui témoignent d'un vrai talent, d'un grand travail et... ne disent rien. On les rencontre partout en peinture, en sculpture, en musique et particulièrement dans la littérature et la poésie. G. Flaubert ne l'a-t-il pas posé en principe : « Un beau vers qui ne signifie rien est supérieur à un vers moins beau qui signifie quelque chose⁽²⁾. »

(1) « La préoccupation littéraire (lisez : la préoccupation de l'expression) a été souvent fatale à la peinture, témoin presque toute l'œuvre de Paul Delaroche et d'Ary Scheffer. » — E. Schérer, *apud* É. Rabier, *Psychologie*, p. 360.

(2) *Apud* Guyau, *les Problèmes de l'esthétique contemporaine*, p. 248.